

THRILLER

LA SOURCE S

PHILIPPE RAXHON

Philippe Raxhon

La Source S

© Philippe Raxhon, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-1974-3



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*J'ai conçu une narration très simple, que même un enfant pourrait
comprendre.*

Sénèque, Lettre à Lucilius.

I.

Rome, 12 avril 65 apr. J.-C.

Après la douleur vive, la lenteur de l'écoulement du temps, confus comme l'est celui des rêves, puis viendrait la torpeur sourde, l'estompement des sensations et des phénomènes, le vacillement du souffle, les craquements dans les oreilles comme échos aux râles, l'abandon de soi, l'envol de l'âme.

C'est ainsi que le vieux Romain se remémorait ce qu'il n'avait pas encore vécu, mais que sa puissante imagination avait tissé dans les arcanes de ses angoisses, en méditant si souvent cet acte volontaire d'interrompre sa propre existence.

Et tandis que les esclaves s'affairaient, ce jour était venu, celui qui signait l'accomplissement d'une longue vie de philosophe, fatigué des choses humaines, et dont la nudité vieillissante semblait traduire l'histoire de Rome et le déclin de l'Empire à venir.

Déposées sur un tissu blanc, les lames qui allaient trancher ses veines étaient prêtes, bien aiguisées pour laisser s'échapper sans entrave son sang dans le bain chaud, déjà fumant, préparé comme une matrice mortelle.

En fait il ne savait rien. Il ignorait ce qu'il allait ressentir. Lui qui avait distribué des principes aux hommes, exploré par la pensée les ressorts de leur destin, élaboré des théories politiques, rédigé dans la ferveur de l'inspiration féconde des tragédies immortelles, il était dans l'incapacité de définir, de traduire, l'expérience qu'il allait vivre dans quelques instants, et dont il ne ferait jamais récit.

Il ne doutait pas que d'autres le feraient pour lui, car la postérité l'attendait, mais qu'est-ce la mémoire des hommes au regard de la sensation d'être au monde ? On frissonne pour la mémoire tant qu'on est loin d'en faire partie ou d'en être l'objet.

Il songea aux volutes de sang diluées qui animeraient l'eau du bain. Y verrait-il une esthétique particulière ? Aurait-il assez de détachement pour s'en interroger, lui, le stoïcien, pour qui la mort était comprise dans la vie dont elle était la véritable finalité, et qu'il fallait rendre intelligible aux vivants ? Que redoutait-il le plus, la fuite de son existence par l'ouverture de sa chair tranchée, ou savoir qui il était vraiment ?

Il avait suffisamment vécu pour tout connaître de la pertinence des regrets et de l'impertinence des désirs. Il avait connu la liberté et l'exil, les deux espaces dans lesquels un homme se meut. Son choix délibéré était son solde de tout compte.

Il se montra néanmoins soucieux du regard de sa femme, elle était dans la pièce avec lui, mimant le consentement à la perfection, devait-il la garder auprès de lui durant le supplice, ou l'écarter de sa vue ? C'était sans doute là sa dernière question philosophique.

Il perçut le malaise de ses esclaves qui avaient terminé les préparatifs, et ne savaient pas vraiment comment l'annoncer au maître de maison. Il esquissa presque un sourire et leur facilita la tâche, en s'avançant vers la cuve remplie d'eau chaude. Il allait d'abord quitter le sec pour l'humide, puis le solide pour l'éther.

Il se mit entièrement nu et se rendit compte qu'il ne toucherait plus personne. Ses derniers efforts musculaires, les dernières pressions exercées par ses doigts, seraient pour le bois de la cuve.

Allait-il regarder une dernière fois dans le blanc des yeux d'un vivant ? Allait-il prononcer des mots, qui avaient tant nourri sa vie, ou était-il déjà entré dans le silence ?

Il se rapprocha de la cuve, laissant la vapeur humecter son visage, comme première enveloppe de son linceul. Il souleva la jambe pour entrer dans l'eau, un pied sur la terre et l'autre dans le liquide qui épouserait son sang.

Il eut alors une pensée qu'il aurait voulu être la dernière. Il allait abandonner ce monde, mais il ne quittait pas l'univers.

II.

Début mars 1810, quelque part entre l'Italie et la France.

Cette pluie ne cesserait-elle jamais de tomber ? Froide, pénétrante, rendue fouet par le vent, elle harcelait le convoi comme si elle voulait le dissoudre, en le soumettant à une mitraille liquide. L'environnement montagneux hostile était conforté dans son rejet des hommes, avançant comme une procession voûtée et douloureuse, soumis au mépris minéral, aux gesticulations fantomatiques des végétaux secoués. Le ciel plombé fermé à double tour ne laissait filtrer aucun doute sur l'insatiable appétit de la tempête.

Le capitaine Bertrand s'attendait à voir surgir à tout moment un torrent de montagne tonitruant qui les emporterait tous, abrégant la souffrance des hommes et des bêtes. Il avait connu des expéditions périlleuses, des marches forcées jusqu'à épuisement, des missions piégées par le froid glacial ou la chaleur infernale, mais il ne lui avait jamais semblé être ainsi directement pris pour cible par la nature.

Son cheval résigné, abruti, avançait au pas, ne cherchant plus à détecter les embuscades répétées des cailloux, indifférent à la rocaille qui lui raclait les sabots, donnant à son allure chaotique celle d'une monture en voie de désarticulation.

Ruminant par petites bouffées de vapeur, la cape trempée, Bertrand détestait sa mission en silence, il ne la comprenait pas. Un tel déplacement de chariots, de troupes, pour transporter des milliers de paniers de vieux papiers de Rome à Paris, lui semblait une débauche d'énergie inutile. Mais il n'était qu'une portion du vaste convoi, l'un des maillons d'une chaîne, et surtout on ne discutait pas les ordres de l'Empereur, on ne songeait même pas à le faire.

Ils avaient quitté la plaine depuis longtemps, et les chemins escarpés sous

ces trombes d'eau ralentissaient considérablement la progression, érodaient le courage des hommes, anesthésiaient leur volonté. Cet état de torpeur n'était pas acceptable pour un officier, et l'effroi du capitaine Bertrand n'en fut que plus violent lorsqu'il perçut un craquement doublé du chuintement lourd d'une masse qui se décrochait de l'étroit sentier, pour entamer une irréversible glissade vers le vide. La roue d'un chariot de son groupe venait de se rompre, déséquilibrant le véhicule et son contenu, qui basculèrent dans la boue, menacés d'être emportés par la pente abrupte, et engloutis par la brume laiteuse.

La colonne se figea, les hommes d'abord passifs, sans ordre reçu, que Bertrand devait formuler au plus vite. Il sauta de cheval pour constater les dégâts et les pertes, et ordonna aux fantassins les plus proches de tenter de sauver quelques paniers, une démarche à laquelle il n'accordait lui-même aucune pertinence, mais l'attention du fonctionnaire civil l'accompagnant s'était immédiatement et résolument portée sur lui. Napoléon n'aimait pas les hommes incapables de prendre des initiatives. Il devait faire bonne figure, car son nom figurerait désormais dans un rapport, et l'époque voulait que les rapports soient lus.

Il aboya des encouragements sincères aux troupiers qui se démenaient, glissant à leur tour, ferraillant contre l'hostilité invisible de la gravité, et la boue qui suçait pieds et jambes. D'autres hommes se résolurent à transférer sur des chariots intacts les paniers qui avaient échappé à la chute, tandis que le chariot vidé, pour faire de la place, était poussé dans l'abîme où des troncs d'arbres en aval se chargèrent de le disloquer complètement.

Tout à son rôle de chef dérisoire, le capitaine Bertrand ne prêta pas attention à la berline plus confortable, rideaux fermés, pressant l'allure, dont il était difficile de savoir si elle faisait partie du convoi ou pas. Elle était escortée par un nombre impressionnant de hussards. Même les sapeurs qui s'attelaient à la tâche sur le lieu de l'accident furent à peine distraits, feignant d'ignorer aussi la mauvaise humeur du capitaine Bertrand.

III.

Paris, de nos jours.

Bonsoir, jolie madame, je suis venu vous dire bonsoir...

La station de radio qui remplaçait la sonnerie stridente du réveil de l'historien François Lapierre ne manquait pas d'humour ce mardi matin, en diffusant cette chanson de Charles Trenet qui fit sortir l'universitaire de son sommeil.

... je ne réclame qu'un peu d'espoir.

Cette situation l'amusa, il s'entendait presque parler à sa collègue slovène, une inconnue rencontrée la veille au soir dans ce cocktail de présentation de livre chez son éditeur qui avait toujours pris soin de ses invités, leur laissant un total libre arbitre dans la consommation du champagne dont il était un véritable amateur, très laxiste dans la distribution des bouteilles à ces occasions.

Décidément, François, la langue pâteuse, dut bien constater que son libre arbitre lui avait une fois encore joué des tours, et que sa maladresse avait été loin de faire honneur à la blondeur éclatante de l'historienne exotique.

Le café étant prioritaire, et ses cours ne débutant qu'à 10 heures à la Faculté des Lettres de la Sorbonne, il calcula le nombre de tasses à préparer dans le temps qui lui était imparti, et le percolateur lancé, il ouvrit les rideaux de son salon en admirant la vue splendide sur Paris qui s'offrait à lui. Son appartement, situé en hauteur, place Vauban, donnait directement sur les Invalides, qu'il saluait chaque matin, comme un rite salvateur destiné à l'épargner le plus possible des aléas de la vie.

Cet appartement était un héritage. Il avait beau être un historien de renom, la catégorie sociale dont il faisait partie avait progressivement quitté le centre de la capitale pour la périphérie, au rythme des érosions régulières du pouvoir d'achat des enseignants universitaires. Cette catégorie étant

minoritaire, et réputée aisée sur le plan financier aux yeux de l'opinion publique, elle n'avait aucune chance de susciter l'intérêt d'un parti politique, même le plus démagogique.

Après sa toilette, laissant derrière lui le désordre d'un célibataire de 43 ans, François s'installa devant son ordinateur, le café fumant à portée de main, pour partir à la découverte des ultimes *breaking news*, de ses courriels et de l'activité de ses réseaux sociaux.

Il débuta par ses courriels, dont le traitement répondait lui aussi à un rituel bien établi. Il éliminait sans les lire les annonces de toutes sortes et autres spams, puis ouvrait tous ceux qui restaient, en répondant rapidement à ceux qui n'attendaient qu'une ligne de sa part, et en laissant pour plus tard ceux qui exigeaient un peu de concentration, les plus importants. Il faisait partie de cette catégorie d'utilisateurs qui répondaient *en retard* à ses courriels les plus importants, c'est-à-dire avec un délai dépassant au moins 24 heures, mais en nostalgique de la lettre, de l'enveloppe et du timbre, il estimait que ce délai d'attente était le propre de toute correspondance digne de ce nom, un argument qui constituait en réalité une excuse à sa paresse en la matière.

Un courriel attira néanmoins son attention, il datait du jour à deux heures du matin, il émanait d'une adresse nationale italienne ou « it », mais surtout, son intitulé intriguait : « Message urgent pour Monsieur le Professeur François Lapierre ». Qui, en dehors des échanges purement institutionnels, lui donnait encore du « Monsieur le Professeur » ? En général, y compris de la part des étudiants, c'était un vague « Bonjour » pour débiter et un flou « Bien à vous » pour terminer. Mais un « Monsieur le Professeur », cela méritait un brin d'intérêt supplémentaire. Il ouvrit le courriel, il était bref : « Monsieur le Professeur, je vous prie de bien vouloir m'excuser pour vous aborder ainsi de façon aussi cavalière... ». *Cavalière* ! Il y avait encore des gens pour utiliser ce terme, c'était magnifique, « ...mais je suis à Paris seulement pour quelques jours, et je me permets de solliciter un rendez-vous, afin de vous soumettre une requête très importante. Votre heure sera bien entendu la mienne ». Et c'était signé Laura Zante.

Nul doute que cette personne, dont il ne connaissait pas l'existence, venait